



SYLVIA PLATH AVEC SES DEUX ENFANTS, FRIEDA ET NICHOLAS, EN 1963, PEU DE TEMPS AVANT SA MORT.

# L'abîme pour azur

*Poète et écrivaine américaine, Sylvia Plath s'est suicidée à 31 ans. Portrait d'un phénomène littéraire, aux écrits hantés par le doute et l'angoisse.*

# S

Se haussant comme sur la pointe des pieds pour regarder au loin, vers cet avenir qu'elle n'aura finalement pas eu, Sylvia Plath (1932-1963) s'imaginait volontiers, femme et écrivain parvenue à la maturité, délaissant la poésie au profit du roman, du récit, de la prose. La poésie, la jeune Américaine s'y consacrait depuis l'enfance, avec constance et concentration – avec l'intensité, la dévotion, le sens du sacrifice, la foi sans mélange qu'appelle toute vocation. La sienne s'était manifestée très tôt : il y avait eu un premier poème publié dans un magazine de Boston alors qu'elle avait tout juste 9 ans, deux ou trois ans plus tard la découverte de Shakespeare à l'occasion d'une représentation de *La Tempête* – une collision miraculeuse, une illumination. Seulement voilà, « la poésie est une discipline tellement tyrannique, il faut se porter jusqu'à un tel point, une telle vitesse, dans un espace si petit... qu'on est obligé de lâcher tous les accessoires. »

Ces accessoires dont le geste poétique ne saurait s'encombrer, c'était notamment, dans l'esprit de Sylvia Plath, tout ce qui a trait au quotidien, à l'espace domestique : les gestes mille fois répétés, les objets insignifiants, ce qu'elle appelait ses précieux « *petits lares et pénates* ». Tout ce qui leste l'individu, qui l'« *ancré dans la vie* » et le soustrait aux excès. Tout ce qui concourt à conjurer « *l'horreur de sentir le monde des apparences disparaître soudainement, sans rien laisser derrière lui* ». Devenue romancière, Sylvia Plath aurait ainsi sans doute choisi le parti pris des choses : « *La romancière donc, telle que je l'imagine, taille un rosier avec un gros sécateur, ajuste ses lunettes, s'affaire autour de* »

## L'ÉCRIVAIN SYLVIA PLATH LE TOUR D'UNE ŒUVRE

tasses de thé, fredonne, vide des cendriers, change des bébés, capte un rayon de lumière et perce, à l'aide d'une modeste et belle vision aux rayons X, les entrailles psychiques de ses voisins – ses voisins dans les trains, dans la salle d'attente chez le dentiste, dans le salon de thé du coin [...]. Son affaire, ce sont les gens dans le temps. Et, à ce qu'il me semble, elle a tout le temps du monde pour elle.»

Le temps, Sylvia Plath n'en a pas disposé, se donnant la mort à l'âge de 31 ans, au matin du 11 février 1963, à Londres, où elle vivait alors. Laisant derrière elle un corpus où certes poésie et prose se mêlent, mais l'image d'un poète avant tout. Un archétype ou presque : un météore, une comète foudroyée en plein vol, instantanément devenue une légende, une icône : « Pour ceux qui l'ont connue et le cercle bien plus large de ceux que ses derniers poèmes et sa mort soudaine ont électrisés, elle en est venue à personifier la probité et les risques propres à la condition de poète », analysait dès 1965 l'essayiste anglais George Steiner, dans un texte aujourd'hui reproduit en prélude du volume des *Œuvres* de Sylvia Plath chez Gallimard (collection Quarto). Steiner qui précise encore : « Son style personnel et les déchirements privés auxquels elle a dû manifesterment consentir pour atteindre l'intensité et la sincérité de ses principaux poèmes sont chargés de leur propre autorité dramatique [...]. On peut imiter les inflexions de la voix de Sylvia Plath. Non pas son intégrité désespérée. »

Sylvia Plath était née en 1932, dans la banlieue de Boston – un quartier de bord de mer balayé par « les vents humides et salés », un paysage qui « n'était pas la terre mais la fin de la terre – les collines froides, salées et mouvantes de l'Atlantique », qu'elle décrit admirablement dans le limpide récit autobiographique *Océan 1212-W*. La famille est américaine de fraîche date : c'est en Prusse qu'est né son père, Otto Emil Platt, et non loin de là, en Autriche, son grand-père maternel. La rumeur venue d'Europe – la guerre, les exactions nazies, les millions de victimes dans les camps – sera plus tard présente dans nombre de poèmes de Sylvia Plath, comme dans les récits qu'elle a donnés de son enfance. Un fragment de vie que vient clore, en 1940, la mort de son père –



DÈS 20 ANS, SYLVIA PLATH SOUFFRE DE MÉLANCOLIE MALADIVE.

alors, écrit-elle dans *Océan 1212-W*, « nous nous installâmes à l'intérieur des terres. Sur ce, ces neuf premières années de ma vie se scellèrent comme un navire dans une bouteille – beau, inaccessible, suranné, un joli mythe blanc qui s'envole. »

Posés côte à côte, les écrits de Sylvia Plath – ses poèmes à la première personne, les journaux intimes qu'elle tint dès sa prime enfance, ses lettres, ses nouvelles et son unique roman, tous largement autobiographiques – et les nombreuses photos qu'on connaît d'elle racontent deux histoires qui ne semblent pas se superposer. Sur les images, elle est une jeune fille, une jeune femme bientôt, grande, blonde et saine, qui prend la pose au soleil, affichant les symptômes d'un bonheur évident. Dans ses textes, dès l'adolescence, elle vacille et trébuche, dévorée d'angoisse. Son seul et grinçant roman, *La Cloche de détresse* (dans la collection Quarto, le titre est devenu *La Cloche de verre*), raconte notamment, à travers le destin de l'héroïne, Esther, les séances d'électrochocs subies par Sylvia Plath à l'âge de 20 ans, au seuil

d'une dépression dont elle ne sortira pas. Sans fin, ses poèmes, ses récits, ses écrits intimes sonderont, sans apitoiement, avec acuité, ironie et une sorte de lucidité crâne, les profondeurs du gouffre en elle creusé par le doute et l'angoisse : « J'ai peur, je ne suis pas solide, je suis creuse. Je sens derrière mes yeux un antre de paralysie muette, un abîme de l'enfer, du rien qui fait semblant. Je n'ai jamais pensé ni écrit ni souffert [...], si seulement je savais à quelle hauteur je peux situer mes objectifs et mes exigences pour ma vie », note-t-elle dans son *Journal*, en 1952. Tenaillée par cette mélancolie malade – « La lune est ma mère » –, elle ne résiste pas à se pencher au bord du précipice, ne recule jamais quand il s'agit d'y descendre. C'est là son « intégrité déses-

**“J'ai peur [...]. Je sens derrière mes yeux un antre de paralysie muette, un abîme de l'enfer, du rien qui fait semblant.” SYLVIA PLATH**

pérée » que soulignait Steiner : « Je connais le fond, dit-elle. Je le connais par le pivot de ma grande racine : C'est ce qui te fait peur. Moi je n'en ai pas peur : je suis allée là-bas. » (Ariel).

Le rôle joué auprès de Sylvia Plath par son époux, le grand poète britannique Ted Hughes, est depuis toujours sujet à polémiques dans le monde anglo-saxon. Fut-il son rival, voire un Minotaure vorace qui œuvra à sa destruction ? Ce qui est certain : ces deux-là surent se reconnaître et s'aimer, ils s'admirent et, sept années durant, travaillèrent côte à côte, firent deux enfants.

Mais cette vie concrète, ancrée dans le quotidien, non plus que l'écriture et la reconnaissance croissante dont elle jouissait ne suffirent à Sylvia Plath pour compenser l'attraction de l'abîme. « J'ai justifié le gâchis de ma vie en affirmant que je lui confèrerais ordre, forme et beauté en la racontant par écrit; j'ai justifié mes écrits en affirmant [...] qu'ils me donneraient l'envie de vivre (tout en conférant du prestige à cette vie) » – l'écriture, la vie, rien n'y fit ●

NATHALIE CROM

**A lire**  
*Œuvres* de Sylvia Plath, édition établie, présentée et annotée par Patricia Godi et Patrick Reumaux, éd. Gallimard, coll. Quarto, 1286 p., 29 €.